

Mag Lévêque

Les coupables innocentes

extrait

blast

Ma mère est folle
et mon existence fait des cercles à petits pas.

Je deviens experte pour classer les urgences,
experte en gestion de crise. Tente de libérer
des otages tous les jours. Tous les jours
serre ta famille dans tes bras. Tous les jours
ta mère danse sur la planche au-dessus
de l'eau, tous les jours veille à ce qu'elle
descende.

Appelle la banque pour négocier l'ajourne-
ment de ses mensualités.

Appelle le docteur pour négocier un ren-
dez-vous chez le psy.

Appelle le psy pour négocier une place à
l'hôpital.

Appelle qui tu peux pour négocier de l'aide
en attendant

Appelle tes grands-parents pour leur mentir.

Appelle ta propre psy pour gérer l'écho qui
te hante

ta mère aux yeux vides se tord sur le sol.

toutes ces années à m'ignorer
à survivre seulement
grâce à mes privilèges
ma famille bien blanche
bien riche
bien veillante
sans laquelle
je ne serais pas là à vous écrire des livres.

je pense à toutes les autres.

pour l'instant
la bouche de maman mange des chats et
vomit des maisons

elle aurait pu nous dévorer crues
mais
nous ne sommes plus innocentes

notre enfance engloutie par d'autres
monstres.

elle demande pardon,
je suis impuissante

elle n'a commis aucune faute,
pourtant je suis seule.

Farida

boit 1 litre de javel et s'assoit à côté de
maman dans le parc

ensemble

elles regardent les plafonds de leurs
chambres

marchent en rond entre les arbres pour
s'endormir

leurs yeux ne sont pas vides

ils sont

grands ouverts,

écarquillés du dedans.

ils ne reflètent rien

ils absorbent tout

je suis au bord

j'ai le vertige

la solitude est ma matière préférée

je m'accroche aux fougères
monte la pente sur les genoux
ma peau est liquide
ma graisse coule par mes pores
je m'arrête quand je tombe.

s'asseoir par terre au milieu du chemin
est le luxe de l'épuisement

dans la forêt
je respire comme un animal
je sue comme un animal
je râle comme un animal
je mange comme un animal
je pisse comme un animal
je m'épuise
comme un animal

si j'aime marcher seule c'est que

la forêt
connaît mon visage brut

la forêt sait
que je suis plus chienne que femme
que si
vous ne m'aviez pas dressée
vous m'auriez mise au chenil

attachée par le cou à ma niche
j'aurais pu aboyer
le jour la nuit

personne n'entend le cri des chiens comme
les pleurs.

mais vous m'avez dressée
et maintenant si j'aboie
je fais un attentat.

mamie dit

j'ai porté mes filles comme j'ai porté l'eau

j'ai porté mon mari comme j'ai porté l'eau

j'ai porté

le cancer comme j'ai porté l'eau

j'ai porté ma terre comme j'ai porté l'eau

et mes souvenirs

et mes rêves décapités

j'ai porté ma mère comme j'ai porté l'eau

comme toi tu portes la tienne

chacune son fardeau

les insomnies

et la peur qui ligote quand le téléphone sonne.

j'ai porté

les seaux de sable pour les châteaux

les mouchoirs aux enterrements

*mes larmes quand les fantômes
visitent nos conversations*

*je porte le récit et la trame
la liste des vies qui se succèdent
l'arbre
les lieux où ils et elles sont nés
et le nom des parents
je porte les métiers qui n'existent plus
et les outils et les saisons*

c'est bientôt l'heure de planter les fèves.

*je porte les poèmes que j'ai appris enfant
la nuit sous ma chemise
tissés ils sont
une cote de mailles
pour ma bataille
contre la nuit*

*sur ma tombe gravez
les mots que je chuchote
quand vous dormez*

*je porte ce qui se déplie
à la table de la cuisine quand la vaisselle est faite*

*l'heure de répit
où je te dis
l'histoire des femmes dans notre famille*

celle qui a grandi dans le bois fabriquait le charbon.

celle qu'on a violée quand elle gardait les chèvres.

*elle ne savait
ni lire ni écrire*

elle n'a plus rien dit.

on l'a bannie.

moi je parle en écrivant
sous ma surface les bouillons et les flammes
pour toi je crie
pour toi j'allume les signaux de détresse
qui seront repris sur chaque montagne à
l'horizon

traverseront les lignes imaginaires qu'ils
inventent

le ciel et la terre
l'ici et l'ailleurs

ils ignorent que l'invisible ne peut nous
séparer.

dans ton fauteuil dans ma mémoire
tes chiennes
t'entourent et te gardent
comme les miennes aujourd'hui

la meute des arrière-petites-filles hurlent
ton silence
le monde se retourne

derrière mon front je te fais la lecture
tu dodelines de la tête
t'endors une deuxième fois
me pousSES dans le dos comme un dragon

enfant

tu étais
le monstre de honte

adulte tu es
une martyre
digne d'être
honorée
par mes mains vides et un livre

toi qui es morte
je ne peux te venger.

dans le bus pour l'hôpital l'impression d'aller au parloir

à chaque fois il fait si beau le parc est si grand

est-ce que les docteurs

dictent la météo ?

est-ce qu'on se fout en l'air

davantage quand il pleut ?

le contraste entre le soleil et la détresse est insupportable

je m'allonge dans le parc

je regarde le ciel depuis tes yeux

enfermée sous une cloche de verre

préface :

Maman explose quand nous cessons d'avoir besoin d'elle. Du jour au lendemain ça ne va pas, ça ne va pas du tout, ça va de moins en moins. Elle était pourtant une bonne fille pour ses parents, une bonne mère pour ses enfants, une bonne prof pour ses élèves, très sportive, intelligente, capable, rigide, exigeante, fiable, n'avait besoin de personne, ni amies ni mari, on n'aurait jamais cru. Elle devient très angoissée, déprimée, euphorique, désespérée, cynique, agressive, vulnérable, fatiguée, instable ; torturée par le doute, la douleur, la panique, l'envie de faire ce qu'il faut et l'envie de mourir. Alors maman devient une patiente parfaite. Elle fait ses trois tours de parc par jour, elle colle des perles sur des cadres en pâte à sel, lâche prise, fait confiance au processus thérapeutique, elle consulte des énergéticiens, des ostéopathes, des profs de yoga, des sorcières,

des voyantes, des naturopathes pour trouver un sens à tout ça, parler avec son enfant intérieur, se révéler à elle-même, ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Elle entre à l'hôpital, elle sort de l'hôpital, elle entre à l'hôpital, elle sort de l'hôpital et c'est une renaissance, elle s'est trouvée enfin, elle n'a plus peur de rien, elle recommence à travailler, elle arrête de travailler, elle entre à l'hôpital, elle a peur d'en sortir.

Parfois, elle disparaît plusieurs heures, on la cherche mais personne n'a de nouvelles, je me prépare à recevoir le coup de téléphone qui déposera son cadavre sur mon lit; elle revient. On retrouve dans son historique des questions posées à Google : combien avaler de Tercian pour mourir?

J'ai 22 ans quand ça commence et j'ai des doutes. J'ai peur d'être comme maman. J'ai lu que la folie se transmettait, de façon génétique, épigénétique, traumatique, post-traumatique. Je cherche, comme maman, à trouver un sens. On ne devient pas folle comme ça quand on est presque vieille.

Ma famille explose en simultané. Personne ne comprend. Iels se sentent trahi·es, impuissant·es, lui en veulent, nous en veulent ; elle est ingérable, elle fait du mal aux autres, elle est insupportable, égocentrique, électrique, nous avons nos vies à gérer, nous avons nos propres problèmes, c'est trop, on met des jours à s'en remettre, elle se met en danger, elle nous met en danger, vous la mettez en danger, je ne te pardonnerai jamais si tu la sors de cet hôpital et qu'il arrive un malheur. Arriver un malheur. Se faire du mal. Avoir des idées noires. Faire une bêtise. Je joue aux cinquante nuances du suicide avec mes tantes au téléphone. Ma grand-mère pleure quand on en parle. Je leur en veux d'esquiver la mort alors qu'elle fonce sur mes sœurs et moi à 300 km/h, vitesse d'un TGV.

Et la folie s'installe, la folie dure. Maintenant tout le monde sait que notre mère est folle. Plus personne ne s'étonne quand nous devons, mes sœurs et moi, passer des heures au téléphone avec tout un

tas de personnes, traquer les places dans les listes d'attente des cliniques, régler des factures, vendre des trucs : cuves de fioul, voiture, maison, meubles, et ta maman, comment elle va, de nouveau à l'hôpital, pardon je croyais qu'elle était sortie.

Quand je leur raconte ce que ma mère me dit, personne ne sait quoi répondre tellement c'est violent. Et je le raconte violemment, j'essaie de me venger. Nos tantes ne nous parlent plus, mes sœurs et moi sommes devenues gênantes en même temps que notre mère. Nos grands-parents espèrent qu'elle guérisse.

On était pourtant une famille heureuse, on avait réussi. Mes arrière-grands-parents s'étaient sacrifié·es pour mes grands-parents qui s'étaient sacrifié·es pour maman et maman s'est sacrifiée pour que nous nous sacrifions sur l'autel du lesbianisme, de l'intermittence du spectacle et des autres choses futiles. C'était ça, l'histoire qu'il fallait raconter. L'histoire sacrificielle des transfuges par le haut et des échelons

sociaux. Le nombre de martyrs qu'il y a dans ma famille.

La folie de maman a démoli notre fiction. Il ne restait plus rien de vrai à rajouter sur qui nous étions, d'où nous venions : je me promenais dans les ruines de nos récits. J'ai su qu'on m'avait menti et que, jusqu'à ce que je rétablisse une nouvelle histoire, je n'hériterai de rien. Je serai orpheline à moi-même.

On ne devient pas folle comme ça quand on est presque vieille.

Et personne ne nous enseigne ce que nous enseigne la folie de nos mères.

Personne ne nous enseigne ce que nous enseigne la folie de nos sœurs.

L'histoire de la folie c'est l'histoire de la gorge coupée.

Même dans ma famille
personne ne m'a dit que l'arrière-grand-
mère était restée muette
toute sa vie

après un viol.

Maman aussi parfois cessait de parler pendant des jours qui ne cessaient plus.

Elle restait inerte
face à la mer.

Maintenant je me souviens.

Tu portais les mêmes yeux qu'aujourd'hui.

Des dizaines de drapeaux se sont agités et
alors
c'étaient nos yeux qui étaient vides.

Je veux
rebâtir les feux sur les collines
retracer le chemin de l'incendie qui te brûle
maintenant
pour choisir
si je m'embrase.